

CÉLINE ET LA GUERRE

*Actes du XVIe Colloque international
Louis-Ferdinand Céline*

CAEN, IMEC, ABBAYE D'ARDENNE
30 JUIN-2 JUILLET 2006

Corinne CHUAT

Féerie, une bombe contre la bombe atomique ?

L'un des enjeux idéologiques du roman *Féerie* pour une autre fois est, selon moi, de dénoncer la guerre sur le mode satirique habituel à L.-F. Céline, mélange de burlesque et de fantastique, du « Rabelais chez Hoffman » selon ses propres termes. Le traumatisme de la guerre 14-18, le « coup d'obus dont [sa] tête résonne encore, branle tout entière », le mutilant à 75 pour cent d'invalidité, l'a rendu à la fois pacifiste et misanthrope. C'est l'un des paradoxes les plus difficiles à admettre, à assumer pour le critique célinien, que le même homme ait pu clairement dénoncer les horreurs de la guerre tout en proférant d'autres horreurs à l'encontre d'une partie du genre humain. L'une des clefs de ce roman complexe est pour moi la dénonciation, jusque dans le montage des versions successives et le style, de la bombe atomique. Tout se passe comme si le roman réalisait fantasmatiquement une « éruption » de la Butte Montmartre : montage hyperbolique d'un fait mineur de la Seconde Guerre mondiale, le bombardement de Paris par les Alliés en avril 44. Le narrateur s'en fait le zélé reporter/chroniqueur, prenant pour modèle Pliny l'Ancien, mort d'avoir voulu observer de trop près, en scientifique, l'éruption du Vésuve, et dédicataire de *Féerie*. À l'instar de Pliny, Céline est parti pour l'Allemagne en déroute (« Du côté des vaincus », un des titres primitifs de *Féerie*, « par vice », pour y « renifler les sulfures » et vivre lui aussi « son grand moment », de quoi alimenter, effectivement, ses romans à venir.

